

ALESSANDRO BARBAGLIA



L'invention d'Eva



LIANA LEVI



Qui es-tu, Hedy Lamarr? Star oubliée des années 40-50, « plus belle femme du monde », inventrice géniale du Wi-Fi. Qui es-tu, Hedy Lamarr? Cette question, le narrateur de ce roman se la pose dès que sa sœur, haïe et adorée, mentionne ce nom. Et il se la pose encore quand il se lance à la recherche des origines de Hedy, ou plutôt d'Eva, le prénom qui était le sien en Autriche, où elle est née en 1914. Et que portait aussi la jeune protagoniste d'Extase, le film de 1933 où elle apparaissait entièrement nue, et qui lui colla à la peau. Que sait-on jamais d'Ève? Que sait-on jamais de Hedy Lamarr? En entraînant le lecteur dans cette quête, ce roman d'un amoureux fou remonte aux origines du mythe et s'interroge sur la place des femmes de génie dans l'Histoire, ces femmes qui dérangent, et sur l'interdiction qui est faite à Ève d'accéder à l'arbre de la connaissance...

ALESSANDRO BARBAGLIA, écrivain et libraire, est né en 1980 à Borgomanero et vit à Novara. Après quatre romans remarquables, dont le dernier a remporté le prix Strega pour la jeunesse, il publie *Le Coup du fou*, où il évoque l'étrange vie de Bobby Fischer, génie des échecs. Dans *L'invention d'Eva*, il raconte Hedy Lamarr, star hors norme, trop douée pour s'inscrire dans une vie ordinaire.

« Barbaglia confirme ici son talent de narrateur et de brillant biographe capable de dépasser les banalités. » *Il Manifesto*

Alessandro Barbaglia

L'invention d'Eva

*Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont*



Liana Levi

*À Sara, toujours.
À Lorenzo et Vittoria,
pour vos inventions sans fil.*

*N'importe quelle fille peut paraître glamour :
il suffit de rester sans bouger et d'avoir l'air idiot.*

Hedy Lamarr

- *Comment avez-vous fait faillite ? demanda Bill.*
– *De deux façons, répondit Mike. Progressivement, puis
subitement.*

Ernest Hemingway, *Le Soleil se lève aussi*

*La nouvelle créature dit que son nom est Ève.
C'est bien : je n'y vois aucune objection.*

Mark Twain, *Le Journal d'Adam*

Chapitre zéro

*Écrivez. Et nous n'oublierons pas.
Écrivez. Et nous ne serons pas oubliés.
Écrivez. Parce que la mort
n'est qu'un simple synonyme de l'oubli.*
Jón Kalman Stefánsson

Il y a tant de façons d'être nu, la mienne s'appelle Hedy Lamarr.

Les yeux, les mains, les pieds: la voilà. Parfois, je la vois sortir d'une baignoire. Elle est tellement à l'aise, avec ses cuisses striées de mousse. Pas moi. Elle me demande de lui passer son peignoir. Il est couleur crème. Elle l'indique à peine, d'un signe des yeux. Mais la vérité, c'est que si elle est là, je ne sais même plus dans quelle pièce on se trouve. Je devrais prendre mes jambes à mon cou devant une telle créature. Et certainement pas tenter de la raconter. Parce que dire même un seul grain de beauté de cette femme née trois mois après le déclenchement de la Première Guerre mondiale et morte en 2000, ça me dépouille de tout. Et ça me laisse face à autre chose: toi. Je ne sais pas ce qui est le pire.

On ne naît pas écrivain, on naît enfant. Et moi, je me sens comme un enfant capricieux aux prises avec

certaines histoires trop grandes, la tienne, la mienne et celle de cette femme : la plus belle du monde.

Alors je cherche une voie moins douloureuse pour commencer, une sorte de chapitre zéro.

Je pourrais d'abord raconter qu'à l'âge de six ans, Hedy prenait toutes ses poupées, les asseyait devant elle et leur jouait la comédie. Et tout le monde pensait que c'était une enfant de toute beauté et une actrice née. Personne ne remarquait que dans sa chambre, afin de faire cette chose-là, c'était elle qui avait fabriqué de ses menottes un théâtre, une scène, monté un rideau coulissant grâce à deux poulies et même inventé un système qui, au moyen de miroirs inclinés, dirigeait vers son visage la lumière du soleil provenant des fenêtres. Signes témoins. Je pourrais partir d'eux, mais ce serait comme s'étendre sur la description du peignoir, alors que Hedy reste nue et se met à trembler de froid.

La première fois que tu as mentionné son nom, ça m'a paru une invention, une chose qui sonnait bien mais qui n'existait pas, sinon dans tes pensées. Que sait-on jamais de la vie de Hedy Lamarr ? Avec le temps, je suis tombé dedans. Elle et toi, vous êtes devenues deux obsessions superposables parce que, par certains aspects, vos vies sont le calque l'une de l'autre, géniales et désespérées, à deux pas de l'oubli.

Et maintenant que je sais presque tout de vous, par où commencer ? Je n'en ai pas la moindre idée. Les pieds, les mains, les yeux. Je raconte quelque chose de Hedy, ou je commence par toi ?

Partir de toi, ça me paraît le moindre mal.

Chapitre un

Je t'ai entendue jouer du piano au mariage de notre cousine. Quel âge tu avais, vingt ans? Et moi? Eh bien, à peine plus.

C'était elle qui te l'avait demandé, parce qu'entre parents, si possible, on se file un coup de main dans ce genre d'occasions.

De fait, le bruit courait que tu avais un talent musical à faire peur. Et qu'il était difficile de trouver d'autres pianistes aussi doués que toi. Rien de plus vrai.

Des tantes âgées avaient pourtant soutenu que c'était une très mauvaise idée de te faire jouer à l'église, que la marche nuptiale était une chose sérieuse et que toi, tu ne l'étais pas du tout.

La vérité, c'est que tu étais déjà scandaleuse et belle à vingt ans et au clavier comme partout ailleurs; elles craignaient que tu débarques moulée dans une robe ultra-courte, dos nu, jambes tendues, mollets galbés et pieds juchés sur des talons aiguilles. Pour certains yeux, tu étais belle d'une beauté tranchante.

Je t'avais souvent entendue la répéter, cette petite marche de Mendelssohn, tu m'avais dit que même un enfant de six ans pouvait la jouer, ce n'étaient que des triolets en 4/4 – une chose qui ne signifiait rien pour moi.

- Tu es inquiète ? je t'avais demandé un jour.
 - Pas du tout. Et toi ?
- Moi, avec toi, je l'étais toujours.



Le matin du mariage, tu te présentes très tôt à l'église.

- Je me chauffe les mains, tu dis en t'asseyant au piano.

Tu es de noir vêtue. Très en beauté, rien à dire, mais ici, à l'intérieur de l'église, vous n'êtes que deux à être si peu couverts : toi et le crucifié. Lui, par ailleurs, il peut se le permettre, toi, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, pour te chauffer les mains, tu joues pendant trois heures d'affilée. Tout ton répertoire. Par cœur. Des gens passent, tendent l'oreille, supposent que c'est un concert ; le piano est une vieille épave électrique de dernier ordre, mais amplifiée comme il se doit, on l'entend bien, même dehors. Alors certains s'arrêtent, s'assoient sur les bancs, veulent savoir si c'est gratuit. Pleurent d'émotion. On commence à décorer la nef de fleurs. Le public applaudit entre un morceau et l'autre. On me demande si c'est un dieu qui joue. Je voudrais dire « une déesse », mais personne ne me croirait.



À un certain moment, quelqu'un hurle « La mariée ! La mariée ! » et l'église se met en alerte. Le marié s'approche de l'autel, il se tourne vers les portes ouvertes, je vois arriver notre cousine au bras de son père, notre oncle. Il y a plein de lumière. Il est presque midi et demi. Jamais on n'a vu mariée plus ponctuelle. Alors je lève la tête vers toi. On a cet accord, tous les deux : je dois

t'indiquer quand entamer la marche nuptiale car, de là où tu es, tu ne vois pas bien l'entrée. Je dois te faire signe, murmurer : « Vas-y. » Te sourire. Te faire comprendre que tu dois attaquer avec ces triolets en 4/4.

La mariée est là, immobile sur le seuil. Resplendissante. Partout on respire une chose douce et molle, ce pourraient être les fleurs, mais l'émotion aussi a ce parfum-là. Il y a des cœurs qui battent au rythme du pathos croissant. Et puis il y a ce silence que tu dois rompre. *Maintenant*. Je fais signe du bras, juste un petit geste.

Et nous y voilà.

Tu veux savoir la vérité ? Je n'étais pas si sûr que ce soit une bonne idée de te faire jouer à ce mariage. Les jours précédents, je t'avais entendue interpréter le morceau de Mendelssohn à un tempo de plus en plus soutenu, tes doigts allaient très vite et tu étais chaque fois plus rapide, décidée, sûre. Fulgurante. Tu jouais toujours avec des gants – tu avais l'obsession des doigts froids –, il y avait beaucoup de technique dans ce que tu faisais, mais aussi de la férocité. Tu exécutais certains passages comme si tu voulais brûler les notes, le temps, l'espace ; faire entrer de force tout ce morceau dans quelques secondes, pour ensuite le laisser exploser en un éclair de sons. Oui, je pensais vraiment que tu gâcherais tout de cette façon-là.

Alors que.

Dès que notre cousine met un pied dans l'église, tu commences. Tu attaques les premières notes sans te tromper. Peut-être que le volume est un tantinet élevé, mais amen. On entend que tu appuies fort sur les touches. Mais c'est une marche que tu joues, qui peut s'en plaindre ? Chaque pas est un triolet ; *ta ta ta taaan*, droite, *ta ta ta taaan*, gauche, le son est si plein, si total,

si précis: parfait. Et pendant que je regarde la mariée remonter la nef, pendant que la marche nuptiale emplît chaque vide, pendant que tu joues tout comme il faut, soudain tu tires un pan de ma veste. Celui de droite. Avec force, deux fois. Je me retourne, tu me fais un clin d'œil. Tu es là, debout, à côté de moi. Épaule contre épaule. Tandis que la musique retentit. À peine un peu trop fort.



Ma fille a eu six ans. À la fin de sa fête d'anniversaire, je lui ai dit que je ne serais pas là le dimanche d'après, que je devrais m'absenter toute la journée, pour rendre visite à sa tante. Et elle m'a demandé, très sérieuse, depuis quand elle avait une tante. Et où celle-ci s'était cachée pendant tout ce temps!

Je ne savais pas quoi lui répondre.

– C'est ta sœur, papa?

– Oui.

– Et comment elle s'appelle?

Allez le lui dire, maintenant, que...

– Alors?

– Elle s'appelle comme toi.

Elle m'a regardé comme si elle voulait en savoir plus, comme si la balançoire, là-bas, pouvait bien attendre.

– Et elle est comment?



– C'est un piano électrique, tu me murmures à l'oreille, au mariage de notre cousine. Il y a un système d'amplification. J'ai programmé la marche, j'ai appuyé sur «play»...

Tu parais si heureuse, et belle. Tu serres entre tes doigts une petite télécommande. La musique va crescendo et qui sait à quoi tu penses quand tu appuies sur une touche à l'improviste.

D'autres notes partent. Et tu pousses un petit cri, tu montes sur le banc. Tout va trop vite pour qu'on puisse faire quoi que ce soit. Tu allonges le bras droit vers l'avant, puis le gauche, tous deux tendus et parallèles. Tout le monde te regarde, alors tu plies les bras en enfilant ta main droite dans le creux de ton coude gauche et vice versa. Je me mets à suer quand tu portes les mains à tes oreilles, à tes hanches, quand tu te tortilles et te dandines bercée par la musique, avant de faire un petit saut et de chanter «Ehhh Macarena!» au milieu d'un murmure effaré.

Tu dances même tout le deuxième couplet avant que j'aie le temps d'arriver au piano et de le débrancher, avant que le lecteur MP3 que tu avais connecté à l'ampli perde en puissance, avant que tombe un silence terrible.

Je reviens vers toi comme une furie, je te traîne dehors. Toi et tes yeux profonds, vous me regardez surpris :

– C'était mortel, allez, tu le sais toi aussi.

Et moi, j'éclate en sanglots à cause de la tension, de la honte, parce que comment ne pas pleurer ?

– Tu as vu ? Toi aussi, ils t'ont fait pleurer...

Et puis tout à coup je me mets à rire. D'un rire désespéré. Pendant que tu dis que ce n'est rien, que je ne dois pas m'en faire et qu'un jour plus personne ne se souviendra de cette histoire.

On marche jusqu'à la maison, seuls. Toi pieds nus, «avec les talons, c'est une torture».

Je t'ai défendue pendant des jours. «Elle ne l'a pas fait exprès, elle s'est trompée ! »

Au fil des ans, je t'ai toujours défendue. C'était ce que je faisais pour toi. Je t'aimais. Et maintenant, j'ai une fille, qui me demande comment tu es.



– Une vraie salope.

Mais je ne l'ai dit que lorsqu'elle s'est éloignée ; ton histoire, ça fait quinze ans que je n'en parle à personne.

Chapitre deux

Maintenant, c'est le dimanche où je ne suis pas avec ma fille, je ne sais comment le dire autrement.

Je marche jusqu'à toi, tu es là, assise toute seule au milieu du jardin. Le fauteuil roulant, on m'en avait déjà parlé, et puis ce n'est pas ce qui me surprend : c'est précisément le fait de te voir qui me frappe. Il y a un tas de feuilles mortes non loin de nous, c'est l'automne, je m'assois moi aussi, sur un banc de pierre. Et toi, juste là.

«C'est un beau jardin», j'aurais envie de dire pour briser la glace. Je me tais. Comment il peut être beau, le jardin d'une Unité d'hébergement renforcée?

Ça fait quinze ans que je ne t'ai pas vue. Et en effet, je me rends compte que si je te regarde, ce n'est pas toi que je vois : je t'observe, tu es là, mais je ne te reconnais pas. Je me rappelle juste comment tu étais. Formidable. Je me souviens de toi enfant. Tes petits pieds. Tes petites dents. Tu étais une chose si petite qu'elle tient dans des souvenirs qui durent un instant. Et les souvenirs sont un étrange jouet. Il suffit d'en perdre une pièce et ils sont bons à jeter, ils ne fonctionnent plus. J'ai effacé tellement d'images de toi. Pas toutes cependant. Peut-être parce que certaines m'appartiennent aussi.

Tu es presque toujours une chose minuscule, dans mes souvenirs. On tenait tous les deux sur une seule chaise,

enlacés, pour qu'on nous prenne en photo à mon anniversaire ou au tien. Tu ne souriais jamais. Et tu étais en tout cas féroce**ment** belle. Tu disais des choses drôles. Je riais. Si je les redis aujourd'hui, je saigne. Ce n'est pas ma faute si « trauma » signifie « blessure ». Ma préférée, c'était quand tu disais que si je devenais plus petit que toi, alors je pourrais moi aussi porter tes petits souliers jaunes à brides. Ils me plaisaient tellement. Qui sait où ils ont été jetés.



On m'a expliqué que tu avais du mal à parler, que tu façonnais les mots un par un comme s'ils étaient en pâte à modeler. Mais que si on te parlait lentement, tu comprenais tout. Tu es retombée à l'âge de trois ans, et moi ? Et moi, je suis beaucoup plus vieux, voilà ce qu'on est devenus.

Tu parles très peu, en somme, mais tu écris. C'est comme ça qu'on communique avec toi : en parlant doucement et en lisant ce que tu tapes d'un doigt sur le clavier – drôle de destin pour une pianiste.

Peut-être, mais mon problème est plus vaste que ça : comment on communique avec une sœur qu'on ne voit plus depuis des années ? Par quels mots on entame la conversation ? Comment on se dit bonjour ?

Notre mère est morte, voilà pourquoi je suis venu, mais comment je te le dis ? Ce serait difficile même si nos relations étaient bonnes, alors comme ça – toi toute recroquevillée ici et moi un étranger douloureux – n'en parlons pas.

Moi, qui pour toi suis un fantôme, je viens te donner ce cauchemar : te dire que tu resteras seule. Parce que j'ai décidé que moi, je ne serai pas là pour toi.

Peut-être que je me tais trop longtemps, ou peut-être que tu comprends vraiment tout, en tout cas tu me fais un sourire en demi-lune. Et d'un doigt, tu écris : *Emmène-moi à Vienne*. Tu le fais de l'index droit. Avec une lenteur exténuante, tu écris cette chose à ne pas y croire, tu appuies sur les touches une par une : *Au Wienerwald. Emmène-moi voir où elle est enterrée...*

Je ne peux rien dire. Pas même que notre mère n'est pas enterrée à Vienne, pourquoi elle le serait ?

Alors tu termines ta phrase : *Hedy Lamarr*.

Et puis tu soulignes ce nom. Ensuite – je devrais peut-être en rire ? – tu mets tout en Comic Sans.

Je savais que ce serait difficile, mais là, c'est trop. C'est qui, cette Hedy Lamarr ? Et puis, c'est un parc, le Wienerwald, pas un cimetière. On n'enterre pas les inconnus entre les arbres et les aires de jeux pour enfants. Il y a plus : le Wienerwald est une forêt alpine. Qui part de Vienne mais s'étend ensuite sur mille cinq cents kilomètres carrés de collines, ruisseaux, arbustes, écureuils et prairies. Il y a des daims, des chevreuils. Des faucons et des loups. Dans certaines zones du Wienerwald, les grands hommes allaient se balader. Du genre Beethoven ou Freud. Pour se retrouver seuls. Non que je sache quoi que ce soit sur ce putain d'endroit, moi. Mais c'est ce qui est écrit sur Google. Pendant que tu mets des minutes à taper un mot, et pendant que je suis rongé par l'angoisse de ce que je dois te dire, je m'échappe dans mon smartphone. Je fais semblant de chercher quelque chose, je mets un like à un chaton.

– EMMÈNE-MOI LÀ-BAS.

Ta voix ressemble à un son râpeux.

Je secoue la tête. Et tu me sembles être encore la fillette aux petits souliers jaunes. Tu lèves les bras. Tu les

tires en arrière. Tu pleures. Et je ne sais plus si tu feins de chouiner ou si tu es désespérée pour de bon. Dans quel pétrin je me sens tomber... Moi qui n'ai de toi que des souvenirs très anciens.



Tu ne fais que pleurer. Et je n'arrive plus à dire quoi que ce soit. Quand vient l'obscurité, quand je pars, l'infirmière pousse ton fauteuil pour te ramener dans ta chambre et te demande si tu as compris qui j'étais.

Qui sait ce que tu lui réponds.

Je suis ton frère. On se voit dimanche prochain.

Chapitre trois

De chez moi, j'en ai pour deux heures de voiture. Rien que de l'autoroute, d'accord, mais deux heures aller et deux heures retour... Tandis que je conduis seul, ce dimanche aussi, il me semble que la vraie contrainte, la vraie condamnation, c'est de devoir les faire toutes les semaines de ta vie. Du reste, si je t'ignore depuis quinze ans, c'est justement pour ne plus avoir affaire à toi.

Tu veux que je sois honnête? Oui, de temps en temps, je voudrais me réveiller le matin, me regarder dans le miroir et me trouver différent; découvrir que je t'ai pardonné. Et que je ressemble tellement à notre mère que j'ai hâte de sauter dans ma voiture pour foncer vers toi. Ça n'arrive jamais.

Si je jette un coup d'œil dans le rétroviseur en ce moment même... quelle déception, c'est toujours moi. Aujourd'hui, je vais te dire les choses telles qu'elles sont: notre mère est morte, il y avait tout le monde à l'enterrement; personne ne s'est soucié de toi; je n'ai pas envie de t'avoir dans ma vie; je ne m'en sens pas capable; je ne reviendrai plus. Et si j'ai du mal, alors je te regarderai dans les yeux. Quelle déception, c'est toujours toi. Tu as quarante ans. Moi, un peu plus.



Il fait froid, je suis arrivé tôt : dans la cour, personne. On m'explique que je dois monter au troisième, chambre 87.

Et là, dès que je franchis le seuil, je vois une de ces choses de toi qui effraient ; une de ces choses de toi qui émeuvent. Une rangée de photos. Qui devient deux, trois, quatre, cinq rangées de photos superposées et bien plus encore. Tu as couvert le mur entier de clichés. Ça, c'est ce qui effraie. Ce qui émeut, c'est que ces photos ont un ordre : la première en haut à gauche, toi le jour de ton arrivée ici ; notre père qui te soutient d'un côté, notre mère sur laquelle tu t'appuies de l'autre. La deuxième est presque identique à la précédente. Elle est du dimanche suivant. Je continue, une autre, encore une autre, je parcours du regard les photos. Toutes sont nouvelles pour moi, je ne les ai jamais vues. Toi qui souris, papa a vieilli, maman a changé de lunettes, plus épaisses. Seul le fond ne change jamais : c'est ici. Une autre, encore une autre, quinze années égrenées en clichés hebdomadaires. Une éternité. Toi qui souris, papa a l'air fatigué, cette fois maman a le regard perdu. Une autre, encore une autre. Combien de temps s'est déjà écoulé, sur cette photo-ci ? Un an, deux, trois ? Au bout d'un moment, il n'y a plus que maman et toi. Il y en a plein juste de vous deux. La plupart. Papa a vite fait de mourir. Ils nous ont eus sur le tard, ces deux-là, au collège on nous disait : « Quand même, comme il est en forme, votre grand-père ! » C'était papa. Rien ne m'ôte de la tête que si tu ne t'étais pas retrouvée ici, il aurait vécu plus longtemps. Trauma, blessure. On ne dirait peut-être pas, mais pour une douleur qui reste ouverte, on peut se vider de son sang et mourir.

Sur les photos, parfois tu es plus grosse, parfois plus mince. Ça dépend de la cortisone. Maman, en revanche,

est de plus en plus vieille. Elle décline. Toi qui souris. Maman cette fois a les joues creuses. Toi qui souris. Maman est bossue. Toi qui souris. Mais comment elle va faire pour te soutenir, maman, toi qui es si grosse... C'est la dernière.

La photo suivante aurait dû être prise il y a une semaine. Elle est manquante. Je l'imagine accrochée là : toi et moi. Aucun de nous deux ne sourit.



Sur tous ces clichés, tu es ma sœur. *Celle qui est tombée.* Tu es la personne au monde qui me ressemble le plus. Et moi, je ne te comprends pas. Je ne te connais pas. À certains égards, je ne sais pas qui tu es. Ton corps, désormais, est une planète étrangère. Nous sommes deux extraterrestres. Depuis quinze ans, pour moi, c'est comme si tu étais morte. Depuis quinze ans, tu es restée vivante, photo après photo ; te voilà, il y a un mur entier de ce que tu es devenue.

Ces photos, qui a pu les prendre ? Qui les a imprimées pour toi ? Quel sens ça peut avoir, de les mettre toutes là ? De toi, je ne sais rien.

Je tourne en rond dans ta chambre. Le lit, la table de nuit, le fauteuil de couleur foncée. C'est là que maman s'asseyait ? Je m'y laisse tomber. Ta chambre est vide, ton lit défait, tu n'es pas là et dans le jardin, il n'y a que le vent.

L'infirmière à qui je demande où tu es n'a pas le courage de me dire la vérité. Mais elle ajoute que ta psychiatre aurait un besoin urgent de me parler.

- Je dois prendre rendez-vous ?
- Elle vous attend déjà.

Quand j'entre dans son bureau, on se serre la main, elle m'invite à m'asseoir.

Elle me dit qu'elle est très heureuse de faire ma connaissance. Elle explique qu'elle m'a convoqué pour m'exposer ton état de santé. Et aussi pour en savoir davantage sur moi. Elle sourit :

– On ne s'est encore jamais rencontrés.

Elle a un beau sourire, mais pourquoi je devrais voir une psychiatre ? La tienne, qui plus est.

– Alors ? Que me dites-vous de vous ?

Et par ce « vous », elle veut dire « moi » ou bien elle veut savoir des choses sur « toi et moi », ma sœur ? Dans le doute, je dis des choses *normales*. Je raconte que je suis marié, que j'ai une fille. Et que pour mon travail, j'écris des histoires pour enfants.

– Vraiment ?

C'est quoi, cette question ?

Elle ajoute :

– Des histoires infantiles...

Et elle le dit comme ça : en appuyant son coude sur le bureau et son menton sur sa main ouverte.

– Excellent diagnostic, je dis.

Je devrais peut-être lui raconter qu'au début, j'écrivais des poésies. D'amour. Une fois, tu me les as piquées et tu les as lues en courant et en faisant voler les feuilles. Elles étaient pour une fille que je croyais aimer. Certaines étaient même un peu osées. Quand je t'ai attrapée et fait tomber, tu as crié :

– Tu deviendras un grand auteur pour enfants !

Tu étais très heureuse. Quel âge tu avais, seize ans ?
Moi, un peu plus.

Au lieu de ça, je me tais, de toute façon c'est elle qui parle. Elle me dit que depuis que « la patiente » est orpheline, elle semble plus agitée. Il y a quelques nuits, les infirmières ont même dû l'attacher. Pour son bien, pour éviter qu'elle se fasse du mal. Et elle m'avertit que depuis, ils sont passés à une nouvelle thérapie : la même qu'avant, mais en doublant la dose. Or cette nouvelle posologie peut provoquer une somnolence intense. Voilà pourquoi tu n'es pas dans ta chambre, tu dors dans la pièce où ils t'ont attachée.

– Voilà pourquoi la patiente n'est pas dans sa chambre : elle dort encore dans l'autre lit.

Celui avec les sangles en cuir.



Ici, tu n'as pas de nom. Celle qu'ils *attachent*, qu'ils appellent « la patiente », c'est toi. Ici, ton identité, ce sont tes valeurs sanguines, celles de tes urines valent plus que ton humeur. La fièvre pèse plus lourd que la solitude.

– Et puis, elle parle toujours de cette Hedy Lamarr, ajoute la psychiatre, sans arrêt.

C'est une belle femme. Je crois, sous sa blouse, qu'elle a de belles jambes. Un beau corps.

– Vous m'écoutez ?

– Hedy Lamarr.

– Je vous demandais si vous aviez une idée de l'identité de cette femme et de la raison pour laquelle *la patiente* en parle avec insistance.

Tous les corps, sous les vêtements, sont une chose nue. Vous le savez, docteur ?

– J'ignore tout de ma sœur, mais il n'existe sans doute aucune Hedy Lamarr, et peut-être qu'on devrait tous les deux s'occuper d'autre chose...

Je me lève et lui tends la main. Je me rends compte qu'il y a une grande fenêtre. Munie de barreaux, comme toutes celles de cette clinique. Pendant un instant, je pousse mon regard au-delà. Les collines, l'automne, les vignobles. Tout est magnifique. Au-delà des barreaux. Je finis par revenir à ses yeux.

– ... vous, d'hallucinations, et moi, de mes histoires infantiles.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *L'invenzione di Eva*

© 2024 First published in Italy by Mondadori

This edition published in arrangement with Grandi & Associati

© 2025, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

© Laszlo Willinger/Gettyimages

Couverture: © D. Hoch

Photo: © Laszlo Willinger/Gettyimages

Cette édition électronique du livre *L'Invention d'Eva* d'Alessandro Barbaglia
a été réalisée en juillet 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-1118-9)
ISBN ePDF: 979-10-349-1120-2